

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XIX

29^e Année — N° 4

HIVER 1966

124

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, rue du Palais
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, rue Voltaire
Carcassonne

TOME XIX

29^e Année — N° 4

HIVER 1966

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 5 F par an — Prix au Numéro : 1,30 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne.

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

(Tome XIX - 29^e Année - N° 4 - Hiver 1966)

NUMÉRO SPÉCIAL

consacré au Compagnonnage

SOUVENIRS

DE

“CARCASSONNE - L'AMI DES COMPAGNONS”

présentés par

Urbain GIBERT

SOUVENIRS

D'UN COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

INTRODUCTION

Au milieu d'un tas de ferraille, j'avais découvert une vieille enseigne de maréchal-ferrant. Je n'étais évidemment pas qualifié pour décrire les différentes sortes de fers-à-cheval qui la composaient. Me trouvant, un jour, à Nébias, mon ami Albert Cabrol me présenta à son voisin, Antoine Marfaing, qui aimablement me fit la description demandée (2). Puis nous parlâmes compagnonnage ! Le contact était pris et bien pris. Était-il possible, pensait le vieux compagnon, qu'en 1965, on puisse s'intéresser encore aux ouvriers du Tour de France ?... Et les souvenirs sont venus en foule. On a vu les diplômes, les gravures symboliques, les cannes, les couleurs !... Et, un jour, Antoine Marfaing m'a confié un gros cahier. Sur la couverture protégée par un papier bistré, un gros titre :

Mémoires d'un enfant de Nébias
1885 - 1965

Marfaing Antoine, Compagnon du Devoir
et à la mémoire de son cher Frère
François, Compagnon charron du Devoir
Tombé au champ d'honneur
1889 - 1914

Le soir même, sous la lampe, j'ai ouvert le gros cahier de 107 pages.

Bien que l'auteur ait 80 ans, l'écriture est ferme, l'orthographe correcte ; souvent naïf, le style ne manque pas d'une certaine élégance ; volontiers ironique, l'auteur est parfois violent, car Marfaing ne cache pas ses idées et ne mâche pas ses mots : Républicain, patriote, anticlérical, c'est un véritable Jacobin, bien que ce mot ne soit jamais venu sous sa plume. Très loyal, il n'aime pas ceux qui « changent de veste ». Il aime sa famille, et à chaque ligne, on sent sa fierté d'être Compagnon.

Nous avons là le témoignage sincère d'un des derniers, mais d'un vrai, Compagnon du Tour de France ! On peut me faire remarquer qu'avec les « Mémoires d'un Compagnon » d'Agricol Perdiguier tout a été dit. Peut-être ! Certes, je ferai tout d'abord observer qu'il n'a jamais été dans mon intention d'établir une comparaison, même lointaine, entre Perdiguier et Marfaing ;

mais Agricola Perdiguier écrivit ses « Mémoires » en Suisse, après le décret d'expulsion du 9 janvier 1852 ; et il n'est peut-être pas inutile de voir ce qu'était devenu le Compagnonnage cinquante ans plus tard.

Le Compagnonnage, comme le catharisme, est à la mode : T.S.F., télévision, théâtre, littérature s'en sont emparés. Mais souvent on ne connaît de lui qu'un facile pittoresque : rites, cannes, couleurs... ; le compagnonnage est vraiment autre chose : fierté de la profession, amour du travail bien fait, solidarité, je dirai même fraternité, entre les membres du Devoir. Aussi, je crois qu'il n'est pas inutile de sauver de tels souvenirs de l'oubli.

Antoine Marfaing nous montre quelques aspects de la vie paysanne et ouvrière au début de ce siècle. Nos jeunes ne devraient pas ignorer que certaines lois sociales ne sont pas très anciennes. Marfaing insiste sur la loi concernant le repos hebdomadaire, c'était pourtant bien peu de chose comparativement à ce qui a été fait depuis lors. Qu'il me soit permis de rappeler par quels sarcasmes fut accueillie la loi sur les congés payés (Gouvernement du Front Populaire de 1936), et les plaisanteries faciles, que d'aucuns croyaient spirituelles, concernant le Secrétariat d'Etat aux Sports et aux Loisirs, créé par Léon Blum et confié à Léo Lagrange, mort au champ d'honneur en 1940.

Je n'ai pas reproduit intégralement le manuscrit d'Antoine Marfaing, mais j'en ai extrait ce qui m'a paru avoir une valeur documentaire, laissant parfois une place à l'anecdote pittoresque, sentimentale ou humoristique. Toutes les fois que cela a été possible, j'ai laissé la parole à l'auteur.

J'ajouterai qu'il n'a pas été dans mon intention de faire une étude sur le compagnonnage. J'ai relevé ce qu'a écrit Marfaing et pas autre chose. Si, parfois, j'ai donné de brefs compléments dans mes notes, c'est simplement pour apporter quelques utiles précisions.

Lauraguel, août 1966.

URBAIN GIBERT.



Antoine MARFAING

"Carcassonne - L'Ami des Compagnons"

HISTOIRE D'UN ENFANT DE NÉBIAS

I. - L'ENFANT. — Jean Antoine Marfaing, appelé Antonin, né à Nébias (Aude) le 18 février 1885, était le 2^e enfant d'une famille très pauvre, son père et sa mère avaient beaucoup de mal pour élever leurs 5 enfants (3 garçons et 2 filles). Il nous apprendra que, vers 1890, la mère recueillait dans un bidon le lait de leurs deux vaches et un peu de lait acheté dans le village ; ce bidon était mis dans une corbeille, et le tout sur sa tête, elle allait vendre le lait à Quillan (8 km) ; le père, ouvrier agricole dans le Narbonnais, ne venait que tous les deux ans, apportant ses économies. Avec beaucoup de privations, il a été possible d'acheter une troisième vache, c'est alors le père qui est allé à Quillan ; puis, on a eu un âne qui pouvait porter deux bidons, le père marchait à côté de la bête, à l'aller ; mais au retour, le lait vendu, il arrivait à califourchon. Enfin, bonheur complet, le père Marfaing a eu une petite charrette et un cheval.

Antoine a connu la frugalité des repas, la soupe aux choux, de midi, parfumée (?) avec un morceau de « saïn » et la « rosola », et la sardine salée (ou l'œuf), du soir, avec un peu d'huile et de vinaigre et surtout du « milhàs » (3). Mais les fastes des « fêtes du cochon » l'éblouissent, car, ce jour-là on se bourre de cassoulet, de fricassée, de boudin grillé, de fromage... et l'on boit du vin !...

Fils de parents pieux (le père est surnommé « l'avesque »), il fréquente d'abord l'école des religieuses : Sœur Clémentine possède bien son « Histoire Sainte » et l'enfant est émerveillé par les exploits de Samson ou le miracle des Noces de Cana, mais Sœur Saint-Paul est presque illettrée ; aussi, lorsque à 7 ans, Antoine va chez le brave père Vidal, l'instituteur, il ne connaît que la lettre O. Il avoue n'être pas très doué pour l'étude ; mais à sa sortie de l'école, il saura lire et écrire d'une façon convenable.

A dix ans, malgré ses protestations, le voilà enfant de chœur. Un dimanche, en imprimant à l'ascensoir, le mouvement de va-et-vient qui entretient la combustion de la braise, il heurte le sol de l'église, renverse les charbons ardents qui manquent brûler l'aube du curé. « Mon curé descendit de l'autel et m'administra quatre gifles ». Antoine prend ses jambes à son cou et veut s'enfuir, mais il est arrêté par le suisse Chichou qui le corrige sévèrement, et il doit attendre la fin de la messe recroquevillé

dans un coin ! Le grand-père, qui a assisté à la scène, décide « que je céderai mon aube avec le grade d'enfant de chœur à mon frère Baptiste qui en était fier et moi encore plus que lui de ne plus porter cette petite soutane blanche. Le curé et le suisse étaient venus faire des excuses à mes parents ; je sortais vainqueur de cette bataille où pourtant j'avais été le vaincu ». Deux ans après, il fait sa première communion ; toujours espiègle, le jour de la cérémonie, à l'insu du prêtre et du suisse, il mange, avec un ami, un « amaserat » (3) destiné au pain bénit.

II. - L'APPRENTI. — En 1899, Antoine a 14 ans. « Pour alléger le fardeau familial mes parents me mettent en apprentissage, à Quillan, chez Bonnet-Signoles, maréchal-ferrant ; ce n'était pas seulement l'apprentissage du métier ; c'était aussi celui de la vie ». Il y est bien nourri, mais la « mestra » est très sévère ; l'autre apprenti, Bonnel, de Belvis, ne tarde pas à rentrer chez lui ; il est remplacé par un neveu de la patronne qui ne pourra pas supporter la sévérité de sa tante. Mais, « le patron ou mestré était très gentil, très bon pour nous, et malgré son abord très froid, il n'était pas même assez sévère pour nous faire apprendre ; j'en ai subi les conséquences sur le Tour de France où j'étais très en retard sur les autres camarades de mon âge ».

III. - L'OUVRIER. — L'apprentissage terminé, Marfaing va à Villedaigne où il ne passe que quelques jours chez Philippe Gardeil, patron exigeant et difficile ; le 14 juillet, il est à Narbonne où un ami l'envoie chez Firmin BURGAT, La Nouvelle-Plage, où il est embauché pour la saison d'été, « patrons très gentils et moins difficiles que le précédent ; heureusement, car j'aurais été découragé ».

Antoine se plaît dans ce petit port où tout est nouveau pour lui, il visite un croiseur de 3^e classe, il va sur la plage, et de temps à autre, il va passer la nuit à « la traïna » (la traîne). « Cela consistait à aller tirer sur les câbles des filets que les pêcheurs avaient installés bien au large, dans la mer... garçons et filles, pieds nus, nous tirions sur cette corde comme de petits diables et les rires fusaient... Quand ces grands filets arrivaient sur la plage, c'était un moment de délire de voir... des poissons de toutes sortes et en si grande quantité. Il y en avait de phosphorescents, on aurait dit des étoiles... J'étais émerveillé. Les pêcheurs nous payaient avec ces fruits de mer... ».

La saison est finie. Voilà Marfaing et un camarade boulanger vendangeurs à Coursan. Puis, c'est le départ pour Béziers où le jeune forgeron entre à la maréchalerie Geniès, tandis que le boulanger va à Cette. « Mes amis, quel désastre ! Je n'étais pas bon seulement à tenir les pieds des chevaux tellement j'étais

faible... à côté de ces grands chevaux et mulets, j'étais un nain. Naturellement, je ne fis pas l'affaire et je fus renvoyé.

IV. - L'ASPIRANT-COMPAGNON. — Et le voilà de forge en forge, à la recherche d'une place. *« Pendant dans un atelier de la rue des Deux-Frères, le contremaître, qui était Compagnon, me dit ceci : « Mon petit, tu es trop jeune pour travailler en ville, le travail est ici trop dur pour toi ; si tu veux venir ce soir à huit heures chez la Mère des Compagnons Maréchaux, je te mettrai à la Société comme aspirant et je te donnerai une embauche pour aller travailler à la campagne ! » « Si tu rentres dans le Compagnonnage, tu es sauvé !... »* lui dit son cousin Siffre, boulanger, rue Victor-Hugo, chez lequel il est hébergé depuis qu'il est sans travail.

A huit heures du soir, le voilà chez la Mère, 15, rue Boïeldieu. Il est reçu par Flavin, Rouergue Sans Souci, le Premier en Ville, c'est-à-dire le Compagnon chargé de procurer du travail aux nouveaux venus (pendant la guerre, Marfaing rencontrera son frère Flavin, Rouergue La Fidélité). Admis comme aspirant sous le nom de Marfaing Jean dit Carcassonne, il part le lendemain à Pézénas, chez M. Lautier, Compagnon maréchal : Languedoc la Bonne Conduite. Le nouveau patron est très compréhensif, et l'aspirant apprend à travailler sous la direction de Justin, le premier ouvrier.

Mais il faut continuer le Tour de France. Retour à Béziers. Le Premier en Ville : Nantais la Belle Pensée l'amène dans son atelier, chez M. Durand, Boulevard de Strasbourg. Quelques jours après, il part pour Marseille avec Boucher, un autre aspirant originaire de Saintonge. Dès son arrivée, il a du travail dans un faubourg de la ville, à Saint-Loup, chez M. Juillard, Provençal le Désir de Bien Faire, *« bon ouvrier, brave homme, mais aimant un peu trop le pastis. Nous étions très bien chez la mère, rue du Petit Saint-Jean »*. Carcassonne constate avec satisfaction que son patron est content de lui, *« chose assez rare jusqu'alors, car j'étais toujours maréchal de nom ! »*

Avec un aspirant Avignonnais, le voilà à Lyon, embauché à La Mulatière, chez M. Jayet, Lyonnais le Bon Cœur. *« J'étais très bien, mais c'était très dur. Cette ville étant toujours dans le brouillard, les pavés étaient toujours glissants, aussi il fallait une ferrure spéciale pour les chevaux avec de gros crampons à l'arrière des fers pour empêcher la glissade, ce travail de forge était excessivement dur. Le patron me trouvait le soir très fatigué, il me conseilla d'aller travailler à la campagne... »* La Mère était rue de l'Université. Chez elle, Marfaing y rencontra un jeune compagnon, Berry Le Vainqueur avec lequel il pouvait aller à Dijon, mais il

préféra regagner le Midi ; et il partit pour Marseille avec Dauphiné Va Sans Peur.

Le Premier en Ville l'envoie à Aix-en-Provence, chez M. Dusset, Nantais Bon Accord. « Là, j'étais bien tombé, j'étais encore bien faible et c'est l'atelier le plus dur que j'aie connu. Le patron était surtout sévère à table : si vous n'aviez pas bon appétit, il vous foutait (sic) à la porte, il vous disait ceci : « Pays, (dans le Compagnonnage, sauf les compagnons charpentiers et couvreurs qui sont appelés : Coterie, nous, les autres corporations nous sommes appelés : Pays), vous faites mon affaire à l'atelier, mais pas à table, vous ne mangez pas assez pour le travail que nous faisons, et oust !... Il fallait déménager. Malgré cela je suis resté chez lui assez longtemps, j'avais bon appétit, les plats étaient très bons et suffisants ; on pouvait y revenir plusieurs fois au grand plaisir du patron et de la patronne, une très brave femme costaud... En travaillant à Aix, j'ai connu cette charmante ville d'Arles et ses belles Arlésiennes, les jours de courses de taureaux, et Nîmes où j'ai passé quelques jours avec Forézien La Vivacité !... »

Marfaing décide d'aller à Bordeaux, qui « n'était pas si dur, et la campagne accueillante pour les jeunes compagnons et aspirants », il fait un petit séjour à Montpellier, et, bien entendu « à ce charmant Béziers qui m'a mis dans le droit chemin : le compagnonnage ! » Le Premier en Ville est le frère Crouzet : Languedoc L'Invincible, forgeron à Vias, près de Béziers. Carcassonne passe la soirée chez la Mère, avec les « Pays », va revoir son cousin ; et, dit-il, je lui exprime « toute ma gratitude de m'avoir encouragé à rentrer dans cette admirable Société... »

Il a écrit à son frère Baptiste de venir le voir à son passage à Carcassonne. « Il n'était pas au rendez-vous, voyez ma grande déception... », car il y a longtemps, ajoute-t-il « qu'il avait quitté ses chers parents, mais en allant leur rendre visite, je sabotais mon Tour de France », il en avait pourtant le droit, note-t-il, « puisque je n'étais encore qu'aspirant... ».

Arrêt prolongé à Toulouse, mais « cette ville payait en ce moment si peu les ouvriers qu'aucun compagnon ne s'y arrêta ! » Arrivée à Bordeaux. La Mère Laffargue habite route de Toulouse, le Premier en Ville est le compagnon Béarnais La Bonne Conduite, il travaille rue La Fontaine chez son beau-frère M. Bourg, Béarnais L'Ami du Tour de France. Marfaing est envoyé chez le Président de la Société : Bordelais L'Ami des Compagnons, « brave Compagnon, premier ouvrier de France, bon père de famille pour les aspirants et les jeunes compagnons ». Mais il a un atelier où il y a beaucoup de travail, ce qui nuit à l'apprentissage des aspirants, aussi Marfaing, conseillé par le Premier en Ville, décide d'aller aux environs de Bordeaux « où le travail est moins précipité ». Le patron, averti, lui donne entièrement raison. Pendant

son séjour à Bordeaux, Marfaing assiste aux fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration de la statue de Léon Gambetta, sur les allées de Tourny : arrivée sur un croiseur du Président de la République Emile Loubet, musique de la Garde Républicaine, Quinconces pavoisés et illuminés !... Il admire, aux chantiers des Lormons, la construction en cale sèche du croiseur de 1^{re} classe Vérité : *« Quel monument, mes amis, on aurait dit la structure d'une cathédrale, c'était bien la hauteur d'une maison de 5 étages. Quand je pense que ce gros monument allait glisser de ces chantiers dans la Gironde comme une simple hirondelle, cela ne me paraissait pas croyable ! »* Et, si lors de son séjour à Marseille, notre aspirant n'a pas sacrifié à la galéjade, il le fait à Bordeaux. *« Sur le grand pont un jeune compagnon marseillais interpelle un compagnon bordelais et le prenant par les épaules : « Regarde, Pays, il y a une mouche au sommet de la Tour Peyberland ! » Le compagnon bordelais écarquille les yeux et, au bout d'un moment, répond : « C'est vrai, je ne vois pas la mouche, mais je l'entends marcher ! »* Et, en marge de ses souvenirs, Marfaing note avec fierté qu'il a en ce moment, à Bordeaux, un petit neveu Général Médecin, Directeur du Service de Santé, petit-fils du compagnon maréchal-ferrant : Roussillon l'Estimable.

Voilà Carcassonne à *« Lamothe-Montravel sur Dordogne, arrondissement de Bergerac, sur les limites de la Gironde, à 5 km de Castillon la Bataille où finit la Guerre de Cent Ans. La statue du général anglais Talbot (4) est en bordure du chemin de Castillon à Lamothe, ce général a été tué dans cette bataille. Ces pays au bord de la Dordogne sont magnifiques, et leurs vins réputés... »*, il évoque ensuite le souvenir de Saint-Emilion et château de Montaigne et s'exclame : *« Oh ! le beau compagnonnage que de belles choses instructives et intéressantes nous te devons ! »* Son patron, M. Lascaud : Périgord Le Flambeau du Devoir, mesure 1 m 96 et est gaucher, il est marié et père de deux enfants : une fillette de 12 ans et un garçon de 5 ans. Il ne trouve par Marfaing un parfait ouvrier : *« Mon petit Pays, me dit-il, je vois que vous voulez arriver à faire un bon ouvrier, je vous promets que si vous voulez m'écouter nous arriverons à quelque chose ». Je lui promis que je ferais mon possible ; je tins parole et lui aussi. Pour m'apprendre à bien forger, il s'y prenait de toutes les façons et il m'a souvent fait pleurer. Il était très sévère soit à l'atelier, soit à table... Encore une fois, cher Compagnonnage, que de séances de respect et de politesse nous te devons !... »*

C'est la vraie vie de famille, les enfants le considèrent comme un grand frère, il lit les croches et les doubles croches avec Marie-Thérèse qui prend des leçons de violon (elle sera plus tard institutrice), et joue avec le petit René (futur ingénieur). Patron et ouvrier vont à la pêche le dimanche, car Périgord le Flambeau du Devoir est *« un pêcheur et un nageur de premier ordre »*. Le di-

manche soir, bal à St-Michel-de-Montaigne. Marfaing s'y rend avec un aspirant menuisier et il y rencontrent « deux belles jeunes filles qui étaient couturières ». Et si la rentrée du bal était trop tardive, le réveil sonnait une demi-heure plus tôt. Quant à la nourriture, il fallait surtout « compter sur la soupe ; moi qui n'étais pas trop soupié (?), je vous assure que j'ai appris à l'aimer. Le patron, le premier jour s'en était aperçu et il m'a dit : « Mon petit Pays, c'est la soupe qui fait le soldat », et il fallait remplir l'assiette plusieurs fois et faire « chabrot » (5) avec du vin, « ça n'avait rien de bien gracieux surtout à ce moment où tous les hommes avaient leurs longues moustaches ! Je suivais les Cours d'Adultes et mon patron en était fier. Je sais que des fois, il demandait à M. Tournié qui était instituteur, si j'apprenais bien. Celui-ci lui répondait : « Oui, oui, M. Lascaud, c'est un bon petit, mais il n'est pas en avance ».

V. - LE COMPAGNON. — Nous sommes en 1905. Depuis 6 ans Marfaing apprend son métier. La Saint-Eloi d'Été (6) est là, et dans les « Cayennes » (7) de Bordeaux, Nantes, Tours, Lyon, Marseille, on va recevoir les Compagnons maréchaux. Périgord Le Flambeau du Devoir présente Marfaing et assiste à la réception. « L'atelier pour les épreuves professionnelles m'était désigné : M. Bourg, rue La Fontaine, à côté de chez la Mère. Nous voilà aux prises avec les marteaux, les tenailles et les enclumes. J'ai, comme frappeur, un aspirant comme moi Roy Bressan. Le patron, devant mon travail, me demanda si j'étais arrivé du régiment ; je lui réponds : « J'en ai encore pour un an et demi avant de partir ». Il m'a répondu : « Vous n'êtes pas en retard et je crois bien que vous n'avez pas besoin d'avoir peur de la refouleuse » (8). Pensez si j'étais content. C'était la première fois depuis que j'étais parti de Quillan que j'avais un simple mot d'encouragement. Merci, Périgord le Flambeau du Devoir ». Le soir, ce fut le banquet des aspirants pour ceux qui allaient être reçus compagnons. Après ce banquet, tout de gaieté et de fraternité, vint la présentation du travail fait dans les ateliers. « Cela commençait à sentir la sévérité compagnonnique ». Le Rouleur, Compagnon chargé de la police, est là avec sa canne enrubannée et ses couleurs sur la poitrine. Il appelle les aspirants un par un. Le profane ou aspirant arrive avec ses fers à cheval ; « Le Rouleur l'interpelait et lui demandait ce qu'il voulait : « Je viens chez vous, répondait l'aspirant, pour me faire recevoir Compagnon ! » Le Rouleur lui demandait s'il s'en sentait capable, à quoi l'aspirant répondait affirmativement. Le Rouleur lui disait alors : « C'est bien, mon Pays, prenez ma place ! » Et d'une bourrade, il l'introduisait dans la Chambre Compagnonnique où se trouvaient les Compagnons en tenue : col, cravate, manchettes, gants, le tout d'une blancheur impeccable. Ils se faisaient passer les fers forgés par les aspirants et les remettaient aux membres du jury. Les épreuves morales commen-

çaient alors. Le président des Compagnons demandait à l'aspirant où il avait forgé ses fers, l'aspirant désignait l'atelier, et s'il oubliait de faire précéder de Monsieur le nom du patron, il se faisait rabrouer et on lui demandait si le patron était un chien pour qu'il ne puisse pas être appelé Monsieur ! Et l'interrogatoire continuait d'une façon glaciale ».

Marfaing, un peu documenté par Périgord, Le Flambeau du Devoir, évite les pièges. A la demande : « Que voulez-vous ? », il répond timidement : « Je viens pour me faire recevoir Compagnon — En êtes-vous capable ? — M. le Président, vous en jugerez par mon travail et ma bonne conduite. — C'est très bien, Pays Carcassonne, vous pouvez vous retirer et s'il y a réception, on vous le fera savoir ! »

Ensuite, le Rouleur arriva avec la liste des reçus : 17 sur une quarantaine d'aspirants présentés. Pris en charge par un Compagnon et par petits groupes, les reçus sont amenés par des rues détournées à un lieu inconnu. Le Compagnon frappe 3 fois avec sa canne et la porte s'ouvre. Voilà tous les reçus réunis, « une voix d'outre-tombe » les avertit qu'ils vont passer des moments très sévères, même très, très durs. Si certains ne se sentent pas le courage de continuer, ils seront reconduits à la porte avec tous les ménagements dus à leur jeunesse.

La réponse est généralement affirmative. Le nouveau Compagnon est alors amené dans le Cabinet de réflexion. A l'extérieur, sur les murs d'une blancheur impeccable, on lisait : « Si tu viens ici par curiosité, va-t-en ! » — « Sache, simple profane, que dans le Temple que tu vas parcourir, nous élevons des Temples à la VERTU et que nous y creusons des cachots pour le VICE ». Là, dit Marfaing, s'arrête ce que l'on peut dire de la réception et de l'initiation, sous peine de devenir parjure ! Les Compagnons doivent emporter la description du cérémonial dans la tombe.

Carcassonne a supporté vaillamment cette nuit d'épreuves morales très dures, les questions « dépassaient souvent notre petite cervelle encore non cultivée », mais « des intellectuels qui assistaient toujours à ces cérémonies répondaient pour nous » et après on « faisait comprendre si gentiment. C'était très dur, mais combien BEAU ».

La dernière étape de cette nuit de réception est le baptême. « Là, quel joli passage, quand vous sortez des fonts baptismaux, comme à votre naissance, et que ces messieurs Compagnons et autres (9) toujours en grande tenue vous disent : « Compagnon, Carcassonne L'Ami des Compagnons, allez embrasser vos frères ». C'est la fin ! Une bonne agape fraternelle unit ce que nous appellerons toujours notre grande famille ». C'est l'aube. Après avoir passé la nuit dans ce Temple, le nouveau Compagnon Abel Boyer Périgord (10) Cœur Loyal, disait : « Les gamins qui y entrent sor-

tent hommes accomplis dignes de faire partie de la Société et de la continuer ». On arrive chez la Mère en chantant, on va faire toilette et se préparer pour le banquet.

Ici, Marfaing fait quelques incidentes. Il dit d'abord que les épreuves morales se passaient en loge maçonnique, rue Ségalier. Puis, il parle du Compagnonnage, de ses origines, d'après les traditions orales : Construction du Temple de Jérusalem par une sélection des meilleurs ouvriers du globe et sous la direction de 3 architectes : Maîtres Jacques, Salomon et Soubise. Ensuite ces ouvriers se dispersent et construisent les cathédrales (11). Pour avoir le droit de travailler dans ces chantiers, ces ouvriers d'élite avaient subi les épreuves d'initiation ; et si l'on trouve des différences dans les Sociétés de Compagnonnage des divers Etats, les mystères de l'Initiation sont restés les mêmes et n'ont jamais été divulgués. Ce secret est d'ailleurs le thème d'une chanson compagnonnique : Le Roi et le Compagnon. Le Roi par offres et menaces veut connaître les mystères de l'Initiation, le compagnon répond :

Apprenez donc que le Compagnonnage
Est un ami et bienfait généreux
Il protège l'ouvrier sans ouvrage
Il tend la main à l'ami malheureux.
Au libertin, il donne la Sagesse
Au prisonnier, il donne de l'Espoir
A l'ignorant, il enseigne sans cesse (bis)
Mais il s'arrête au Secret du Devoir (bis) (12).

Enfin, il donne quelques détails sur la vie intérieure de la Société : il faut avoir un casier judiciaire vierge et une bonne conduite pour y entrer. La Société donne des indemnités aux malades sauf pour maladie vénériennes ; elle a une Caisse de Crédit pour ceux qui se trouvent en difficulté ; le Compagnon, éloigné de sa vraie famille, trouve un peu d'affection chez la Mère où il prend pension et où tous les Compagnons sont égaux.

On s'amuse chez la Mère, mais pas de discordes et une dispute est punie d'une amende : le puni devait payer un litre de vin (13) et le servir lui-même en disant : « *Au nom du Père et de la Mère, du Frère et de la Sœur, permettez-vous, les Pays, que je verse mon litre d'amende ?* » Après approbation, le vin était versé, mais fallait faire en sorte que chacun ait sa part, quel que fut le nombre de participants, et qu'il ne reste rien dans la bouteille, sinon nouvelle amende. Amende sévère, car les Compagnons ne gagnaient que 25 ou 30 francs par mois. Avec un cérémonial identique, le nouveau venu payait son litre « *d'arrivant* », et celui qui partait ayant trouvé du travail, son litre « *d'embauche* ». Evidemment, il y avait des batailles dans les chambres, les dégâts aux traversins et aux édredons étaient payés, à la Mère, par la Société.

Dans les grandes villes du Tour de France, il y avait des réunions 3 fois par semaine afin de retenir les jeunes, car les présences étaient contrôlées et les absences passibles d'une amende de 5 francs.

En résumé, le Compagnonnage est une seconde famille qui surveille sévèrement ses enfants, les éduque et les oblige à voyager pour apprendre à travailler.

Après la réception, le jeune Compagnon ne peut pas rester plus de six mois chez son patron, sinon il perd tous ses droits, il doit continuer son Tour de France. Aussi, faut-il louer le désintéressement des patrons compagnons qui, après avoir fait de bons ouvriers de leurs apprentis, sont obligés de s'en séparer au moment où ceux-ci leur viendraient en aide. Donc, Marfaing doit quitter la famille de Périgord Le Flambeau du Devoir, et la séparation est pénible, surtout pour les enfants. Via Bordeaux, départ pour Nantes avec un nouveau reçu comme lui : Saintonge La Clef des Cœurs, originaire de Marennes. On s'arrête *« pour voir ses parents ; son père avait un atelier de forge et était aussi compagnon. Après avoir bien déjeuné et passé la journée dans cette jolie petite ville où les huîtres se vendaient 4 sous la douzaine »*, départ pour Rochefort et la Rochelle où les deux amis restent 3 jours chez la Mère, puis continuent la route à pied vers La Roche-sur-Yon. *« Nos anciens qui avaient travaillé dans cette ville l'appelaient Napoléon-Vendée »*. Arrêtés souvent par la maréchaussée, hébergés dans les villages par des Compagnons, ils poursuivent leur voyage *« la nourriture consistait beaucoup en choux et beurre à volonté... Nous avions un temps radieux, une belle campagne : élevage de bêtes à cornes. Dans tous les chemins des croix en pierre donnant souvenance des guerres de Vendée. Les vieux et surtout les vieilles nous rappelaient la barbarie des Républicains, les Bleus, contre les Blancs ou ventre à choux ou Chouans »*. A La Roche-sur-Yon, fraternelle réception chez Vendéen Plein d'Honneur, Président de la Société. Enfin, arrivée à Nantes par le train. Ils passent devant *« le château d'Anne de Bretagne, avec son pont-levis »* et arrivent rue Garde-Dieu, chez la Mère Fournié *« charmante et souriante »* où, annoncés par Bordeaux, ils sont attendus avec les Compagnons. Le Premier en Ville, Davelay, Bourguignon le Bien Aimé, l'embauche à Saint-Nazaire, chez M. Danet, Bordelais Va Sans Crainte. Mais voilà, Marfaing est sans le sou et ne peut payer le voyage, il demande un bon de crédit au Premier en Ville qui refuse : *« Cela t'apprendra à faire des économies »*. Mais *« il savait que Bordeaux n'était pas bien large, il m'a prêté 100 sous de sa poche avec promesse que je les lui rendrais à la Saint-Eloi, 1^{er} décembre. Nous étions le jour de la Toussaint, j'avais donc un mois devant moi pour payer ma dette »*.

Déception à l'arrivée à Saint-Nazaire, les Compagnons de Nantes ayant tardé à envoyer le Compagnon demandé, un ouvrier de passage avait pris la place. Bordelais Va Sans Crainte lui dit : *« Ne t'en fais pas, mon petit Carcassonne, tu es chez un compagnon, tout s'arrange avec nous. J'ai un ami à Saint-Brévin-les-Pins qui me demande depuis longtemps un compagnon pour lui forger des fers. En es-tu capable ? — Je crois que oui ! — Bon, tu vas y aller de ma part, je vais t'accompagner au bateau, je payerai ton passage, tu verras si tu fais son affaire. Tu gagneras un bon mois et tu verras bien. Ce n'est pas un compagnon, mais c'est un bon patron. »* Marfaing débarque à Mindin et à pied gagne Saint-Brévin-les-Pins. Le patron pousse de hauts cris, disant qu'il n'a jamais demandé d'ouvrier à Danet. Mais on parlemente, M. Rousseau, ancien aspirant Compagnon, était rentré dans ses foyers à la veille d'être reçu Compagnon, son père étant malade. Il offre à déjeuner à Marfaing qui *« crevait de faim »*, puis le met à l'épreuve pour son travail. Tout va pour le mieux, et le lendemain Rousseau ira à Saint-Nazaire prendre la valise de son nouvel ouvrier.

Voilà de nouveau la vie de famille. M. Rousseau est veuf, en plus de son atelier, il a un magasin de quincaillerie tenu par sa fille Marie (28 ans), son fils est cuisinier *« à bord »*. La bonne, Amazilie dirige la maison, *« elle avait au moins 1 m 90 de long (?) , illettrée mais bonne et généreuse, elle me faisait rire car elle n'a jamais pu prononcer le nom : Carcassonne, elle disait Carcagnole »*. Marie est charmante, avec une amie, Marguerite Mayon, couturière, elle organise des veillées où l'on joue aux cartes et aux petits jeux, et Amazilie sert le café. Cela pour que Marfaing ne sorte pas et puisse économiser. S'il fait beau, on accompagne le père de Marguerite à la pêche à la crevette appelée aussi boucaud, près du fort du Pointeau *« qui grondait de temps à autre »*. Un dimanche, les Compagnons qui travaillaient à Saint-Nazaire sont venus le voir avec leurs insignes, leurs cannes et leurs couleurs pour l'inviter à la Saint-Eloi, à Nantes. Quelle belle journée !

Premier Décembre ! Première mensualité depuis Bordeaux, Marfaing est riche ! Avec les Compagnons de Saint-Nazaire, le voilà à Nantes, où il paye ses dettes et participe à la réception des aspirants. Réception particulièrement dure, Bourguignon Le Bien Aimé étant très sévère, *« il n'était pas le Bien Aimé pour les néophytes »*. Parmi les aspirants se trouvait Assié, un Albigeois que Marfaing avait connu et qui se présentait bien que n'ayant que 18 ans, mais c'était un bon ouvrier. Il priait les Compagnons de le recevoir, s'il le méritait, car probablement *« il faudrait qu'il rentre avant l'heure »*, son père étant malade. Marfaing fut le parrain d'Albigeois La Résistance, *« un rude gaillard »* ! Après la fête de Saint-Eloi, retour à Saint-Brévin. *« Mon patron avait la*

charge de barricader les fenêtres de l'église de Saint-Brévin pour empêcher les perquisitions, car la Séparation des Eglises et de l'Etat venait d'être faite. Evidemment, je travaillais à cette tâche ; quand le travail a été terminé, le bon curé de cette paroisse me fait appeler pour me remercier et me donner 100 sous de pourboire. La veille, j'avais reçu une feuille de la Préfecture de l'Aude, je devais me présenter devant le Conseil de Révision à Nantes !... En allant à Nantes, je vis Pipeau Joseph, Vendéen le Paisible qui me demanda de bien vouloir venir travailler avec lui, rue de l'Océan, son patron, M. Metayé partant faire une période de 28 jours ; ce qui fut accepté, car mon patron M. Rousseau avait une provision de fers et mon départ ne lui portait pas préjudice... Me voilà à Saint-Nazaire pour un mois où je n'ai pas perdu mon temps, mon ami Pipeau m'a donné les notions pour forger à 3 marteaux ou plus... ».

Marfaing visite le port, voit le cuirassé de 1^{re} classe (Le Vérité ou Le Liberté) en chantier dans le bassin (les deux étaient en chantier en même temps et furent mis à flot le même jour), le bateau qui porte les forçats en Nouvelle-Calédonie, le paquebot Provence, dont le lancement a nécessité une nouvelle entrée au port. Son lancement fut l'occasion d'une belle fête à la Noël de 1906. *« Ce beau paquebot a eu une triste fin, il a été coulé dans les Dardanelles. Un soldat de Nébias, Lafage, a péri dans le torpillage ».*

C'est à Saint-Nazaire que Marfaing reçoit sa canne de Compagnon, venant de Lyon. Il va la prendre contre remboursement à la gare de Paimbœuf (14). Mais, *« les 28 jours sont finis, il faut partir pour Nantes... Le Premier en Ville ne veut pas que je quitte cette ville sans aller travailler à Craon, dans la Mayenne, chez une veuve où je serai très bien et où je me fortifierai toujours. Cette forge était dirigée par un vieux Compagnon, nous étions 4 ouvriers. La patronne était vigilante et sévère surtout sur la religion. Tous les ateliers travaillaient le dimanche, mais pas chez elle. Il fallait aller à la messe ; sinon, elle était catégorique : pas de dessert au repas de midi, le dimanche et via la porte, à la première occasion, ce qui ne me permit pas de rester longtemps !... »*

Retour à Nantes, chez la Mère, où il retrouve son Pays Assié. Ce dernier avait quitté son patron qui, faisant un peu de médecine vétérinaire, n'était jamais à l'atelier. De plus, sa vieille mère qui faisait la cuisine, le patron étant veuf, prisait. Une goutte lui pendait constamment au nez, et de temps à autre tombait soit dans la soupe, soit dans le café. Enfin, dernier grief, dans ce village, il n'y avait pas d'horloge, seul un cadran solaire donnait l'heure ; le compagnon couchait sur l'écurie d'un petit âne qui sonnait le réveil de bonne heure pour avoir à manger ; et lorsque

la veille il n'avait pas été bien servi, il se faisait entendre aussi bien à minuit !..

Bourguignon le Bien Aimé prend Marfaing dans l'atelier où il est contremaître, chez M. Tusseaud, place François II. *« Je ne regrette pas de l'avoir écouté, car j'ai su ce que c'était que l'enfer de Nantes au point de vue maréchalerie... Les journées commençaient à 4 heures du matin et l'atelier était toujours plein de gros chevaux, le patron avait l'entretien de la ferrure des chevaux de la biscuiterie Lulu... ».*

Départ avec Assié qui avait *« fait un coup de main du côté de la cathédrale »* et les voilà à Angers où Marfaing veut voir un ancien aspirant qu'il a connu à Béziers et qui travaille chez M. Raguin, place des Justices. L'aspirant est Premier en Ville des aspirants d'Angers, il n'est pas encore Compagnon, il a eu peur des épreuves morales, ce qui a rendu furieux son père et son grand-père, vieux Compagnons. Il sera reçu, à la Saint-Eloi de 1921, à Paris, lors d'une réception unique pour sédentaires. *« J'assistai à la réunion et il en fut heureux ».* Après un bon repas pris chez le Pays Raguin, départ pour Saumur où l'on va voir *« un jeune Compagnon, Forézien La Bonne Conduite qui était au 9^e d'Artillerie et qui faisait un stage à l'école de maréchalerie en vue de devenir brigadier maréchal. Nous débarquons dans cette jolie petite ville, nous nous dirigeons vers l'Ecole de Cavalerie. Nous demandons l'Adjudant Maréchal pour savoir si nous pouvons voir notre ami Pays. L'Adjudant nous reçoit gentiment dans son bureau et nous dit qu'il accepte notre demande avec plaisir, mais il ne savait pas que ce jeune homme était Compagnon. Après nous avoir interrogés assez longuement et avoir su que nous étions aussi deux jeunes Compagnons, tout fièrement, il nous dit : « Eh bien ! les Pays, ce n'est pas seulement l'Adjudant Maréchal que vous avez devant vous, mais Vivarais le Désir de Bien Faire ». Il avait été reçu à Marseille, à la Saint-Eloi d'Hiver de 1880 ; et, maintenant, il était le seul Adjudant Maréchal, en France.*

« Bon voilà que cet adjudant nous invite tous les trois à déjeuner chez lui, à sa table. Il commençait à être un peu tard, je crevais de faim, j'étais comme les canards, j'avais toujours un boyau vide. Oui, mais je ne m'attendais pas à cette réception. Sa dame était très accueillante et gentille avec deux jeunes filles, à peu près de notre âge, dans les 18 ans. Pour moi qui étais timide comme une petite fille, c'était un coup de massue, et, à table, je n'osais pas manger surtout quand une de ces jeunes filles me regardait (quand je pense à ça, je rigole de ma bêtise) ; un rien me faisait rougir comme une tomate au mois de juillet. Enfin, tout s'est bien passé, toujours pour mes copains et surtout pour l'élève qui est sorti, je crois, 1^{er} de l'Ecole... »

Remerciements et visite de l'Ecole ; et, il faut quitter l'Anjou.

En guise d'adieu, Marfaing transcrit ces vers extraits d'une chanson compagnonnique (12) :

Laissons la Picardie
Les vins n'y sont pas très bons
Le Maine et la Normandie
Et le pays Beauceron
Mais côtoyons la Loire
Le pays chéri des buveurs
Beaugency offre pour boire
Du bon vin aux voyageurs
A Blois, mes amis, sans doute
Les vins y sont un peu durs
Continuons notre route
Vers les coteaux de Saumur
Bientôt l'Anjou se présente
C'est le pays au vin blanc
Il est très bon jusqu'à Nantes
Mais n'allons pas plus en avant !...

Arrivée dans « *cette charmante ville de Tours* », belle cathédrale, Tour Charlemagne, effondrée depuis... La bonne Mère Bréau est place des Halles, Hôtel de la Croix Blanche, mais déception, le Premier en Ville : Berrichon le Bien Décidé leur annonce qu'il n'y a pas d'embauche : ni pour la ville, ni pour la campagne. Il y a bien une demande pour Richelieu, mais elle a un mois de date. Marfaing décide d'y aller, mais il rencontre un Compagnon charpentier qui va travailler à Chinon, et tous deux décident de visiter cette ville. Le château leur rappelle des souvenirs scolaires et la rencontre de Charles VII avec Jeanne d'Arc. La journée se termine par un bon dîner chez un patron Compagnon ; dans son atelier tous les ouvriers étaient également Compagnons.

A Richelieu, le patron tempête contre le retard apporté par les Compagnons de Tours à satisfaire sa demande. Marfaing le calme en disant que s'il n'a pas encore d'ouvrier, il peut l'embaucher puisqu'il est envoyé par Tours !... Tout rentre dans l'ordre, « *la patronne, une brave personne qui avait déjà pitié de ce gamin que j'étais et qui me demanda : « Tu as bien faim mon petit gars ? — Eh, oui ! Madame — Et bien ! Ne t'en fais pas, tu vas bien déjeuner et laisse ronchonner le patron ! »*

Après le repas, le patron l'interroge, étonné de son jeune âge. « *J'étais poilu comme un œuf ! On aurait dit un gamin de 15 ans ! Quand je lui ai dit que j'étais compagnon cela a changé la face des choses, lui ne l'était pas !... La patronne est alors venue à la rescousse : « Eh bien ! elle dit à son mari, si Jean savait que tu as renvoyé un Compagnon à Tours sans qu'il le sache, il aurait été content ».* Jean, c'était le gendre, Compagnon Berry le Vain-

queur, maréchal-ferrant dans un village voisin. On attelle le break et on va lui rendre visite pour souper avec lui. Mais Jean « *n'était pas là, comme tous les maréchaux dans les campagnes, il avait quelques notions de médecine vétérinaire* », et il était en train de faire vêler une vache. A son arrivée, sa femme et son beau-père sont « *ébahis de voir une reconnaissance de Compagnons* », reconnaissance suivie d'un plantureux repas arrosé de bonnes bouteilles ; à la fin, café, vieux calvados, et coupe de Vouvray, le tout accompagné de chansons compagnonniques.

Au retour, le patron demande à Marfaing s'il veut coucher avec l'autre ouvrier, car il n'y avait qu'un lit, mais la femme s'insurge : « *Comment, tu veux faire coucher mon petit gars avec un homme que nous ne connaissons pas ; eh bien ! il serait content Jean que tu traites les jeunes Compagnons ainsi ! Allons, va mon petit gars, va prendre ta valise et suis-moi !* » Elle m'amène dans une belle chambre avec des Vierges et des Bons Dieux partout, et un lit qui, avec l'édredon, avait au moins 2 m de haut. « *Voilà, mon petit gars, c'est la chambre de mon autre fille Justine qui est fille de chambre au château de Chenonceaux !* » Il fallait bien que cette brave patronne tienne bien à moi pour me faire occuper une aussi belle chambre. Elle me souhaite une bonne nuit, et c'est tout juste si elle ne m'a pas embrassé comme maman ».

Le lendemain : café, puis petit déjeuner très copieux et départ ; le patron ayant payé le voyage aller et retour.

Richelieu, écrit Marfaing, est une jolie petite ville fortifiée, elle a 4 portes au 4 points cardinaux. Un haras existe aux environs dans l'ancienne propriété du Cardinal de Richelieu où se trouve, lui a-t-on dit, le tombeau du Cardinal. Les bords de la Vienne y sont magnifiques.

Revenu à Tours, Marfaing retrouve Albigeois la Résistance qui travaille en ville. Le Premier en Ville lui offre « *un coup de main* » chez le gendre de la mère Bréau, à Saint-Pierre-des-Corps, banlieue de Tours. « *J'étais content, car je voyais que je me perfectionnais de plus en plus. Le coup de main fini, j'ai une embauche dans la rue Bretonneau, chez un bel ivrogne où je ne suis pas resté longtemps...* » Et voilà la Saint-Eloi d'Été (6), avec Assié, Marfaing assiste à tous les travaux traditionnels depuis la réception des fers forgés jusqu'aux épreuves morales dans les Loges maçonniques terminées par les agapes fraternelles, photo, banquet, bal jusqu'à minuit et enfin « *Chaîne d'alliance* » (12). Cette chanson a été faite en l'honneur de Jacquart Compagnon Tisseur du Devoir, lors de sa réception. Le siècle, ajoute Marfaing, a voulu changer le titre qui était à l'origine « *Les fils de la Vierge* » et il a remplacé : « *Vierge Marie* » par une « *femme jolie* ». On ne précise pas la date de la réception de Jacquart, mais seulement l'année 1780.

C'est à « cette réception que j'ai eu l'honneur de faire la connaissance du Pays Abel Boyer Périgord Cœur Loyal (10) qui était encore soldat dans les cuirassiers de la ville de Tours, et fut plus tard et jusqu'à sa mort en 1959, une célébrité dans le Compagnonnage ».

« La Saint Jean-Eloi d'Eté terminée, il faut reprendre le collier, le Premier en Ville me réserve une embauche comme je l'avais demandé, en campagne. Je fus expédié dans le Loir-et-Cher, tout près de Vendôme, à Chauvigny ». La patronne était jeune et gentille, elle avait une fillette de 7 ans et un garçonnet de 5 ans « que j'aimais beaucoup ». Le patron, beau garçon, faisait un peu de tout, il arrangeait même les vélos et il en louait. « Comme il m'avait été impossible d'économiser pour en avoir un, pensez si j'étais à mon affaire. J'avais l'embarras du choix. Tout, dans ce pays, venait à mon secours. Voilà que la loi sur le repos hebdomadaire a été votée en ce moment-là. Vous vous rendez compte, ne plus travailler le dimanche, au grand désespoir des grands fermiers et proprios qui, pour ne pas perdre de temps nous faisaient ferrer leurs chevaux pendant que ces Messieurs étaient à la messe et à l'apéritif ». A la sortie, il fallait même atteler les chevaux. Marfaing se fait ironique et violent : « C'était pour eux, écrit-il, une véritable catastrophe, et ce n'est pas Baudry d'Asson, député de la Vendée qui a voté cette loi ». « Le peuple, comme en 1789, recommençait à bouger, l'esclave encore une fois essayait de rompre les liens qui l'échauffaient ! »

Mais ce ton ne dure pas, et voici la petite fleur bleue. Marthe Lyauté est la fille d'un sabotier, elle est un peu plus jeune que le compagnon, couturière, elle va travailler à la journée dans les fermes. « J'étais devenu, je crois, un peu amoureux, étant payé, je crois encore, de retour ». Ils vont dans les fêtes des villages environnants où elle l'apprend à danser, lui l'apprend à monter à bicyclette. « J'en fis une bonne élève et je demandais souvent ma récompense, mais cette paye consistait en de bonnes bises et sans les compter. On s'aimait beaucoup, mais pas d'imprudences : « Tu sais, Antonin, si tu n'es pas sage, je ne sortirai plus avec toi ! »

La patronne l'aime bien aussi. Comme il était très enrhumé, elle l'oblige à porter des flanelles ; et comme Marfaing ne peut en acheter, elle lui en offre deux et me voilà, dit-il, « enflannelé pour toute ma vie ». En revanche, elle demande elle aussi à prendre des leçons de bicyclette, ce qui lui est accordé avec plaisir ! « Le patron, un peu malicieux, me conseillait de lui faire ramasser quelques bûches ».

Marfaing aime cette région de la Touraine, de la Sologne et du Perche où il y a de si beaux chevaux, de la Beauce. Chauvigny est à proximité de la forêt de Freteval où s'abrite le château de

la Gaudinière. Immense parc où le gibier pullule, en particulier les faisans. Il y a aussi quantité de lapins, que les braconniers appellent des *« culs blancs »* et qu'ils vendent 50 centimes, aussi s'en « régale »-t-on assez souvent !... La journée terminée, avec son patron, Marfaing va *« voir les ébats amoureux des cerfs qui hurlaient comme des lions quand ils étaient en furie »*. Il a assisté, en curieux, à une chasse à courre, mais il appelle la curée un *« barbotage écœurant »*.

VI. - LE SOLDAT. — Mais arrive la feuille de route pour le 3^e régiment d'artillerie à Castres. *« Pour que mon tour de France soit fini, il me manque Paris. Mais n'étant pas une ville Cayenne ou ville de réception, j'ai droit à mon diplôme (16). Mais au cas où une chose ou une autre m'obligerait à rester chez moi, il fallait bien que je connaisse la capitale. La Cayenne de Tours ayant envoyé mon dossier à Paris, j'étais en règle sur tous les points avec ma belle Société, je pouvais partir au régiment, réglé jusqu'à mon retour »*.

Un compagnon boulanger de Chauvigny se rendant à Blois invite Marfaing à visiter la ville *« où le château n'est que de la dentelle »*. Petite fête chez les Compagnons boulangers, car Blois est le berceau de cette corporation. Mais tout à une fin, il faut quitter la famille qui a été si bonne pour lui, et aussi Marthe *« toujours avec des promesses. Les temps se sont écoulés, les promesses aussi. Mais aucun patron du Tour de France ne m'a oublié et dans les lettres de la triste vie de soldat se glissait souvent un petit papillon, en timbres poste, signe de reconnaissance dont j'étais fier d'en faire part à mes camarades »*.

« Adieu, chère Touraine ! » s'exclame Marfaing, et il transcrit les vers des deux premiers couplets de la chanson compagnonique *« Adieu à la Touraine »*.

Voilà Carcassonne L'Ami des Compagnons arrivant à la Gare Montparnasse, il demande à un conducteur de « trams » celui qui mène à la rue Chapon : *« Ah ! tu vas chez la Mère des Compagnons maréchaux ! »*, il lui indiqua la voiture à prendre. Le receveur le fit monter sur l'impériale et, arrivé place de la République lui indiqua la rue Chapon, sans vouloir que le trajet lui soit payé.

Chez la Mère Basse, 50, rue Chapon, tout le monde était à table. Ban d'honneur. Brève reconnaissance avec le père Basse Rouergue Va de Bon Cœur, et à la fin du repas *« litre d'arrivant »*; puis, avec quatre ou cinq Compagnon, départ dans Paris, à pied, bien entendu. Pendant trois jours Marfaing visite les principaux monuments de la capitale, puis part pour Castres où il arrive 48 heures avant la date fixée pour son incorporation. *« Le sous-off. qui était de garde me dit que j'avais le temps de rester enfermé pendant deux ans et que je n'avais aucune raison de rentrer »*.

avant l'heure. Ayant réfléchi et vraiment en entendant parler le patois du midi, je fus atteint du mal du pays et me décidai à aller voir mes parents que je n'avais pas vus depuis au moins 5 ans ». Grosse surprise pour la famille qui a de la peine à le reconnaître ; mais il faut repartir à Castres.

Dès le lendemain de sa rentrée au régiment Carcassonne L'Ami des Compagnons « va porter le bonjour » au sous-officier maréchal Roger Roussillon la Sincérité et au brigadier maréchal Maurel Rouergue le Flambeau du Devoir. Petite fête, retard à l'appel, mais le chef de la batterie est un ami de Roger et de Maurel et tout se passe en famille avec promesse de ne pas recommencer... Les « classes » terminées, concours pour entrer à l'atelier de forge de maréchalerie, Marfaing est reçu premier aide comme les autres, mais il passe un second examen, et il est nommé brigadier maréchal en juin 1907, après huit mois de service, ce que ne peuvent croire ses parents, mis en garde par des envieux. Aussi, demande-t-il une permission de 24 heures pour venir montrer ses galons le jour de la fête locale du 8 Septembre. Il triomphe de ses détracteurs et reçoit les félicitations de ses amis.

VII. - L'OUVRIER. — Un réserviste, M. Goffre, Rouergue Le Résolu, patron à Beauvais, venu faire une période de 28 jours, embauche Marfaing comme 1^{er} ouvrier. Aussi, dès sa libération du service militaire, Antoine part-il pour la préfecture de l'Oise où il a un bon patron qui s'occupe surtout d'un bureau de tabac et d'un café, et une charmante patronne. Mais la besogne est pénible, le travail commence à 5 heures du matin et ne se termine qu'à 7 heures du soir. Comme à son habitude, Marfaing parcourt la ville et admire « les fêtes grandioses de Jeanne Hachette », la cathédrale qui renferme la fameuse horloge faite par Vérité qui surpasse en beauté celle de Strasbourg, la maison de l'évêque Cauchon, la Tour Jeanne d'Arc où la Pucelle fut prisonnière. Il se plaît dans cette ville renommée par ses tapisseries, centre d'un pays fertile où chaque village a une petite industrie de boutons ou de tapisserie.

1914. Assassinat de Jaurès (17). La Guerre. Dès le premier jour l'atelier est fermé. Patron et ouvrier rejoignent le même régiment : le 3^e d'artillerie à Castres et les hasards de l'incorporation mettent le patron Goffre, aide-maréchal, sous les ordres du brigadier Marfaing. « Bon, voilà mon patron devenu mon ouvrier ; évidemment lui était content, car il savait qu'il ne serait pas malheureux ; mais moi, commander mon si brave patron !... » Mais on ne peut habiller le trop corpulent Goffre, il est remplacé comme aide-maréchal et envoyé à Lyon, dans un dépôt d'où il enverra des fers à glace à son ancien ouvrier. Les 3 frères Marfaing : Antonin,

29 ans, Baptiste, 27 ans, François, 25 ans, sont mobilisés, les deux plus jeunes mourront des suites de leurs blessures.

« C'est la dernière des guerres, s'exclame Marfaing, ô ironie du sort, vingt ans après les Boches occupaient mon village ! »

Goffre redevenu patron et Marfaing ouvrier regagnent Beauvais où l'atelier est remis en marche, puis... vendu. Carcassonne L'Ami des Compagnons vient, dans la Capitale, se mettre au service d'un vétérinaire ; car, il y a encore beaucoup de chevaux dans Paris. *« Il n'était pas rare de voir des entreprises de travaux publics, trans et taxis, avoir des écuries de 200 chevaux »*. Un docteur vétérinaire était attaché à ces écuries ; et, sous sa direction, il y avait des ateliers de maréchalerie comprenant plusieurs ouvriers. Marfaing deviendra chef de l'un de ces ateliers, rue Fonsavy d'abord, Sainte-Lucie ensuite, sous les ordres de M. Lory qui l'amènera souvent à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort.

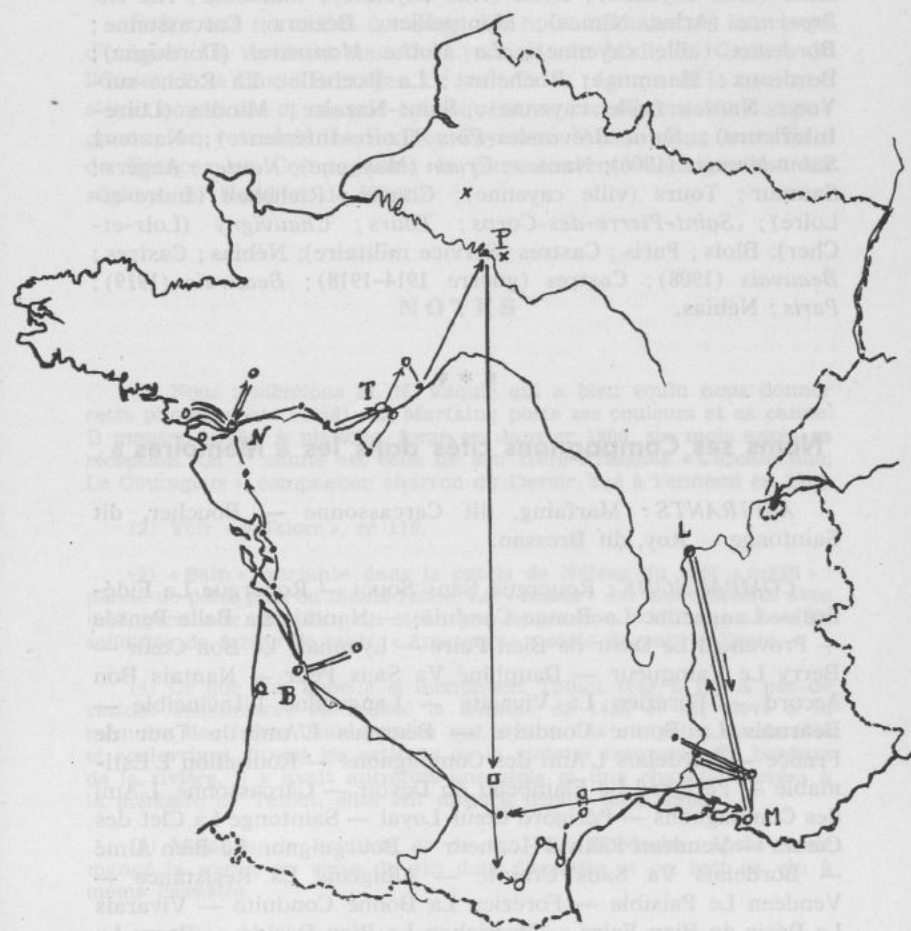
VIII. - EPILOGUE. — Carcassonne, L'Ami des Compagnons, est fatigué, il rejoint Nébias, 38 années après son départ en apprentissage. Le voilà berger, il vit en pleine nature, sa santé se rétablit, il est heureux !... Sous sa plume viennent des descriptions agrestes et l'éloge ému de sa petite chienne Riquette dont il narre longuement les hauts faits de gardienne. Sa mort sera une perte cruelle pour son maître.

Et voilà de nouveau la Guerre. *« Nous n'avons plus de République. La France est nommée par Pétain : Etat français ! »* Sollicité par le Maire d'entrer dans la Légion des Combattants, il refuse en disant : *« Je ne veux pas être dans la peau d'un parjure, car ne pourrais tenir mes serments ! »* Il relate ensuite les principaux faits de l'occupation à Nébias.

Nous voici à la dernière page du cahier. Le vieux Compagnon va conclure. Il a été élevé dans la religion catholique, mais, écrit-il : *« sans animosité, sans être un révolté, je suis arrivé à être un athée complet »*. Quant à ses opinions politiques : il a admiré Waldeck-Rousseau et Combes *« qui ont lutté contre le clergé qui faisait de l'ouvrier l'esclave complètement aveugle »*, Jean Jaurès, le socialiste qui a essayé de sauver la Paix ; et avec violence, Marfaing s'insurge contre cette tuerie qui dura 5 ans. Mais Jaurès a laissé des adeptes et après le Congrès de Tours, il y aura non seulement des socialistes mais aussi des communistes. Sous leur impulsion, les lois sociales seront votées.

Le vieux compagnon a maintenant 81 ans, sa femme 78, ils vivent paisibles et heureux dans leur cher petit village.

Itinéraire du T.: D.: F.: du C.: Carcassonne L'Ami des C.:



- Lieux de travail
- Lieux de passage
- Garnison
- × Lieux de travail après le Tour.

Itinéraire du Tour de France

du Compagnon du Devoir :

Carcassonne, L'Ami des Compagnons.

(Les lieux où il a travaillé sont en italique) (voir carte p. 3)

Nébias (Aude) ; *Quillan* (1899) ; *Villedaigne* (1901) ; Narbonne ; *La Nouvelle* ; Coursan ; *Béziers* (1902) ; *Pézénas* ; *Béziers* ; *Marseille* (ville cayenne) ; *Lyon* (ville cayenne) ; *Marseille* ; *Aix-en-Provence* (Arles, Nîmes) ; Montpellier ; *Béziers* ; Carcassonne ; *Bordeaux* (ville cayenne) ; *La Mothe Montravel* (Dordogne) ; Bordeaux ; Marennes ; Rochefort ; La Rochelle ; La Roche-sur-Yon ; Nantes (ville cayenne) ; Saint-Nazaire ; Mindin (Loire-Inférieure) ; *Saint-Brévin-les-Pins* (Loire-Inférieure) ; Nantes ! *Saint-Nazaire* (1906) ; Nantes ; *Craon* (Mayenne) ; *Nantes* ; Angers ; Saumur ; Tours (ville cayenne) ; Chinon ; Richelieu (Indre-et-Loire) ; *Saint-Pierre-des-Corps* ; *Tours* ; *Chauvigny* (Loir-et-Cher) ; Blois ; Paris ; Castres (Service militaire) ; Nébias ; Castres ; *Beauvais* (1908) ; Castres (guerre 1914-1918) ; *Beauvais* (1919) ; *Paris* ; Nébias.

* * *

Noms ses Compagnons cités dans les « Mémoires »

ASPIRANTS : Marfaing, dit Carcassonne — Boucher, dit Saintonge — Roy, dit Bressan.

COMPAGNONS : Rouergue Sans Souci — Rouergue La Fidélité — Languedoc La Bonne Conduite — Nantais La Belle Pensée — Provençal Le Désir de Bien Faire — Lyonnais Le Bon Cœur — Berry Le Vainqueur — Dauphiné Va Sans Peur — Nantais Bon Accord — Forézien La Vivacité — Languedoc L'Invincible — Béarnais La Bonne Conduite — Béarnais L'Ami du Tour de France — Bordelais L'Ami des Compagnons — Roussillon L'Estimable — Périgord Le Flambeau du Devoir — Carcassonne, L'Ami des Compagnons — Périgord Cœur Loyal — Saintonge La Clef des Cœurs — Vendéen Plein d'Honneur — Bourguignon Le Bien Aimé — Bordelais Va Sans Crainte — Albigeois La Résistance — Vendéen Le Paisible — Forézien La Bonne Conduite — Vivarais Le Désir de Bien Faire — Berrichon Le Bien Décidé — Berry Le Vainqueur — Rouergue Va de Bon Cœur — Roussillon La Sincérité — Rouergue Le Flambeau du Devoir — Rouergue Le Résolu.

(L'aspirant Compagnon du Devoir ajoute à son nom, le nom de son pays. Devenu Compagnon, il abandonne son nom et il ajoute à celui de son pays un surnom inspiré de ses qualités

physiques ou morales, surnom qu'il choisit lui-même, avec ses parrains, au moment de la réception, mais qui doit être accepté par les Compagnons que le reçoivent. C'est ce qui a lieu généralement ; il ne peut y avoir refus que dans le cas, très rare, où le surnom choisi ne correspondrait vraiment pas aux qualités du récipiendaire. L'éventail des surnoms est évidemment assez restreint, voilà pourquoi sur les 32 relevés nous trouvons : 2 Berry Le Vainqueur, 3 La Bonne Conduite, 2 Le Désir de Bien Faire, 2 L'Ami des Compagnons, 2 Le Flambeau du Devoir.

Grâce aux noms des compagnons, nous connaissons leur pays d'origine. Ils viennent tous du Lyonnais, du Midi, du Centre, de l'Ouest, de la Basse Bretagne. Ce sont là les régions où la coutume s'était conservée et où, par conséquent, se recrutèrent les Compagnons ; on y trouve les 5 villes Cayennes. Aussi, dans leur Tour de France, les Compagnons, le plus souvent, dédaignaient les régions du Nord et de l'Est.)

NOTES

(1) Nous remercions M. N. Vaquié qui a bien voulu nous donner cette photographie (1958). M. Marfaing porte ses couleurs et sa canne. Il montre un fer à planche, forgé en Janvier 1906, six mois après sa réception. La 2^e canne est celle de son frère François « Carcassonne, Le Courageux », compagnon charron du Devoir, tué à l'ennemi en 1914.

(2) Voir « Folklore », n° 116.

(3) « Saïn », variante dans le patois de Nébias du mot « sagin » : panne de porc, plus ou moins rance. La « rosola » est une omelette avec œuf, persillade, mie de pain et un peu de jambon. « Milhàs » : bouillie solidifiée de farine de maïs. « Amaserat » : sorte de pain à l'anis.

(4) Ce que l'on appelle le monument Talbot (car il n'y a pas de statue) commémore en réalité la bataille de 1453 et est élevé à la mémoire des frères Jean Bureau qui, ayant mis au point bombardes et coulevrines, furent les artisans de la victoire française. En bordure de la rivière, il y avait autrefois une stèle et une chapelle élevées à la mémoire de Talbot, elles ont disparu depuis longtemps.

(5) Mélange de bouillon et de vin. En Dordogne, après avoir mangé la soupe, on verse du vin dans l'assiette et on boit ce vin à même l'assiette.

(6) Saint Eloi qui correspond à la Saint Jean (24 juin).

(7) Cayenne : lieu des réunions des Compagnons.

(8) Autrement dit : « Vous ne serez pas refoulé, vous serez reçu ». Le travail, le banquet des aspirants, la présentation des travaux avait lieu un samedi. Les diverses épreuves terminées par l'agape dans la nuit du samedi au dimanche. Le grand banquet et le bal, le dimanche.

(9) Des Francs-maçons.

(10) Auteur de l'ouvrage « Le Tour de France d'un Compagnon du Devoir ». Imprimerie du Compagnonnage, Paris, 1957. Directeur de la Revue « Les Muses du Tour de France », 5, rue Mauriceau, Asnières, Seine. (1925 (?) et suivantes).

(11) Marfaing a voulu, sans doute, écrire « et leurs descendants construisent... ».

(12) Nombreuses sont les chansons compagnonniques. J'ai eu entre les mains les cahiers de chansons d'Antoine Marfaing (1906) et celui d'un autre compagnon (originaire lui aussi de Nébias), Edmond Lacroux « Languedoc L'Ami du Devoir » Compagnon Passant Charpentier Bon Drille du Devoir (1910). Ces chansons seront publiées dans « Folklore ».

Dans ses Mémoires, Marfaing cite : Le Roi et le Compagnon — Le Tour de France, par Silène — La Chaîne d'Alliance — Adieu à la Touraine. On trouvera en Annexe le texte complet de la première et de la troisième chanson (cahier Marfaing), elles figurent dans les deux recueils, les variantes (cahier Lacroux) sont indiquées.

(13) Le litre de vin servant à payer l'amende était compté 1 franc.

(14) Alors qu'il est très souvent fait allusion à l'égalité entre Compagnons, on ne comprend pas que cette égalité ne se traduise pas dans les cannes. Elles étaient plus ou moins riches, plus ou moins ornementées et par conséquent plus ou moins chères. Celle de Marfaing valait de 30 à 35 francs et représentait le salaire d'un mois de travail.

(15) Richelieu possède bien un statue du Cardinal de Richelieu, mais le tombeau en marbre, par Girardon, est dans le bras droit du transept de l'église de la Sorbonne.

(16) Villes cayennes ou villes de réception : Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Tours. Le passage des compagnons est obligatoire dans ces villes. Evidemment Marfaing veut connaître la capitale, mais cela n'est pas obligatoire au point de vue du Compagnonnage.

(17) En 1910, à Beauvais, Marfaing, à l'occasion d'un meeting, a « trinqué » avec Jaurès. En 1911, étant toujours à Beauvais, il fut envoyé en délégation à Buffalo où parlait le tribun.

ANNEXE

LE ROI ET LE COMPAGNON (1)

I

LE ROI :

« Oh ! Dis-moi donc toi qui portes la Canne
Depuis longtemps, j'entends vanter ton nom
Et les couleurs au sein qui se pavanent
Je veux enfin connaître les compagnons
Je veux connaître ton secret, ta puissance
En un seul mot, je prétends tout savoir !

LE COMPAGNON :

— Vous resterez toujours dans l'ignorance } *bis*
Car nous gardons le Secret Du Devoir. »

II

LE ROI :

« Je donnerai des châteaux, des richesses
Je te ferai alors Grand Chevalier
Et pour compagne une belle Comtesse
Dans mon palais, tu seras le Premier
Je te donnerai la moitié de ma couronne
De ces bonheurs, je te comble d'espoir !

LE COMPAGNON :

— Gardez vos biens ainsi que votre trône } *bis*
Pour moi, je garde le Secret du Devoir. »

III

LE ROI :

« Si tu refuses sache quelle est ma puissance
Je te mettrai alors sous les verrous
Tu ne verras plus le beau soleil de France
De mes bourreaux tu tomberas sous les coups
Tu te verras alors chargé de chaînes
Tu gémiras au fond d'un cachot noir !...

LE COMPAGNON :

— Vous pouvez tout, je souffrirai sans peine } *bis*
Pour conserver le Secret du Devoir. »

IV

Jadis les Rois, Empereurs et Monarques
Ont essayé enfin tout leur pouvoir
Par des présents ainsi que des menaces
Mais ils n'ont pu jamais rien savoir
Sous les verrous ont tenu nos ancêtres
Mais ils n'ont pu rien en concevoir !

Voltaire est mort aussi sans les connaître
Et vous mourrez aussi sans le savoir.

} bis

V

Apprenez donc que le Compagnonnage
Est un ami et bienfait généreux
Il protège l'ouvrier sans ouvrage
Et tend la main à l'ami malheureux.
Au libertin, il donne la Sagesse
Au prisonnier, il donne de l'Espoir,

A l'ignorant, il enseigne sans cesse.

Mais il s'arrête au Secret du Devoir.

} bis

VI

Vous êtes Roi, vous avez des Campagnes
Moi comme Vous, j'ai un titre et un nom
Je suis maréchal natif de la Champagne
C'est à Bordeaux que fus fait Compagnon
Par vous, mes frères, comblant mon espérance
Que j'ai acquis le Bonheur et l'Espoir

Et sachez donc que sur le Tour de France
L'on m'a nommé La Fierté du Devoir. »

} bis

Variantes

(Cahier Lacroux)

Titre : Louis XVI aux Compagnons.

2^{me} couplet - 3^e vers : *princesse* au lieu de *comtesse*

6^e vers : *Je contenterai enfin tous tes espoirs*

7^e vers : *vos richesses* au lieu de *vos biens*.

VII

Apprenez donc que le Compagnonnage
Est un bon cœur, un ami généreux
Car il soutient l'ouvrier sans ouvrage
Et tend la main à l'ami malheureux.
De l'Union vous qui formez le Temple
A ce récit prêtez attention

De votre esprit consultez ces exemples } bis
Et vous serez plus parfait compagnon.

V

Que votre cœur soit juste et sincère
La vérité est le meilleur soutien
Apprenez donc que tous les hommes sont frères
Unissez-vous et soutenez-vous bien
Aux libertins, il enseigne la Sagesse
Aux prisonniers, il leur donne l'espoir

A l'ignorant, il enseigne sans cesse } bis
Mais il s'arrête au secret du Devoir.

VI

Vous êtes roi, empereur ou monarque
J'ai comme vous un titre et un nom
Je suis charpentier natif de la Bretagne
Et à Toulouse je fus fait compagnon
C'est par mes frères comptant mon espérance
Que j'ai goûté le bonheur et l'espoir

Sachez donc bien que sur le Tour de France } bis
On me nomme la Tranquillité.

III

LA CHAÎNE D'ALLIANCE (2)

I

Dans l'art brillant où Jacquart fut grand maître
Or, il advint qu'un honnête aspirant
Se demandait : « Quand pourrai-je connaître
Du beau Devoir les secrets si charmants
Douce Minerve, o soyez ma Menée
Pour obtenir ces insignes faveurs.

REFRAIN :

Car je voudrais pouvoir tisser la chaîne /
Qui doit servir à lier tous les cœurs ! » } *bis*

II

Au confluent de la Saône et du Rhône
Il s'endormit, puis des rêves heureux
L'ont transporté sur les marches du trône
Environné de rayons lumineux
Tout était gai dans ce riant domaine
La soie et l'or se mélangeaient aux fleurs.

REFRAIN :

Car c'était là que se tissait la chaîne /
Qui doit servir à lier tous les cœurs. } *bis*

III

Tous les élus du glorieux mystère
Étaient présents sur deux lignes rangés
Et la Raison au front toujours austère
Foulait aux pieds tous les vieux préjugés.
Il entendit une voix souterraine
Qui lui disait ces mots consolateurs.

REFRAIN :

« Sois Juste et Bon, tu tisseras la chaîne /
Qui doit servir à lier tous les cœurs. » } *bis*

IV

En lettres d'or, sur toile diaphane
Il lut ces mots en caractères hébreux
« Incline-toi pauvre faible profane
Tu connaîtras la Sagesse des Dieux
Va vaincre en tout lieu les faiblesses humaines.
Telles sont les lois de nos législateurs.

REFRAIN :

C'est pour cela que nous tissons la chaîne
Qui doit servir à lier tous les cœurs. » } *bis*

V

Au même instant, la douce Bienfaisance
Au malheureux vint lui tendre la main
La Vérité, l'Honneur et la Prudence
De leurs compas traceront le chemin
Alors Thémis pénétrant dans l'arène
Tenant en main la loi des Travailleurs.

REFRAIN :

Car c'était là que se tissait la chaîne
Qui doit servir à lier tous les cœurs. } *bis*

VI

Il savourait une douce ambrosie
Quand un fantôme apparut à ses yeux
C'était celui de la Vierge Marie
Tenant en main un écheveau soyeux
Je suis ici Patronne et Souveraine
Prends de mes fils pour tisser tes Couleurs.

REFRAIN :

Car désormais tu tisseras la Chaîne
Qui doit servir à lier tous les cœurs. } *bis*

VII

En s'éveillant jugez de sa surprise
Quant on lui dit « Lyonnais le Bon Cœur »
Dès aujourd'hui tu prendras pour devise
Douce Union — Travail — Paix et Honneur
Tu puiseras aux eaux de l'Hippocrène
Pour célébrer les Compagnons Tisseurs.

REFRAIN :

Car c'est chez eux que se tisse la chaîne
Qui servira à lier tous les cœurs. } *bis*

Variantes

(Cahier Lacroux)

3^{me} couplet - 1^{er} vers refrain : *Sois Juste et Franc...*

5^{me} couplet - 2^e vers : *Pour son bonheur vint...*

3^e vers : *L'Activité, l'Honneur...*

5^e vers : *Alors ému pénétrant...*

7^{me} couplet - 4^e vers : *Paix et Bonheur.*

NOTES

(1) Voir « Les Muses du Tour de France », 5, rue Mauriceau, Asnières (Seine), n° 4 (1925 ?). « Le Roi et le Compagnon », texte et musique (cette chanson, très vieille et très aimée, date apparemment du 18^e siècle). Très nombreuses variantes avec les textes de Marfaing et Lacroux. Ex. : le 6^e couplet :

Sans être un roi, moi j'ai fait mes campagnes
Et comme vous j'ai un titre et un nom
Je suis vannier, natif de la Champagne
Et dans Lyon, je fus fait Compagnon
Ce que je puis vous dire sans offense
Heureux et fier de le faire savoir,
C'est qu'en faisant mon joli Tour de France
L'on m'a nommé La Fierté du Devoir.

Cette chanson a dont été « annexée » par plusieurs compagnons.

(2) C'est la plus célèbre et la plus populaire des chansons compagnonniques. Elle aurait été composée en l'honneur de Jacquart « Lyonnais Le Bon Cœur », Compagnon Tisseur du Devoir, lors de sa réception en 1780. Son titre, à l'origine, était « Les fils de la Vierge », il est devenu « La Chaîne d'Alliance » (Lacroux : La chaîne d'alliance des Compagnons Tisseurs). Certains Compagnons remplacent les mots : de La Vierge Marie, par « d'une femme jolie » et « Menée » dont le sens n'est pas compris par « Mecène ». Lors des fêtes, les Compagnons la chantent se tenant par la main, ils réalisent la figure symbolique de la chaîne d'alliance.

Alors que dans la plupart des chansons compagnonniques l'auteur se fait connaître dans le dernier couplet, ici nous n'avons pas le nom de l'auteur, mais celui du nouveau Compagnon.

Voir : Agricol Perdiguier : Mémoires d'un Compagnon. Paris. Denoël (1943), p. 318.

Les Muses du Tour de France, (n° 4), p. 62.

